

vous vendrai du poisson, si vous voulez en acheter. — A cette proposition, les deux pauvres Missionnaires français se regardèrent sans rien dire. Dans leur regard on eût pu voir qu'ils n'auraient pas été éloignés d'essayer un peu de la saveur des poissons du fleuve Jaune, mais ils n'osaient ; un motif assez grave les tenait en suspens. — Combien vends-tu ton poisson ? — Pas cher, quatre-vingts sapèques la livre. — Quatre-vingts sapèques ! mais c'est plus cher que la viande de mouton. — Parole pleine de vérité ; mais qu'est-ce que le mouton comparé au poisson du *Hoang-Ho* ? — N'importe, il est trop cher pour nous. Nous avons encore une longue route à faire, notre bourse n'est pas grosse, nous devons la ménager... Le pêcheur n'insista pas ; il prit son aviron, et poussa la barque vers les endroits où étaient les filets qui n'avaient pas encore été retirés de l'eau. — Pourquoi, lui demandâmes-nous, jettes-tu tant de poissons ? Est-ce que la qualité est mauvaise ? — Non, tous les poissons du fleuve Jaune sont excellents ; ils sont trop petits, voilà tout. — Ah ! c'est cela ; l'an prochain ils seront plus gros. C'est un calcul, vous patientez pour avoir dans la suite un peu plus de profit. — Le pêcheur se mit à rire. Ce n'est pas cela, nous dit-il, nous n'espérons pas rattraper ces poissons. Tous les ans, le bassin se remplit de nouveaux poissons, qui sont entraînés par les eaux débordées du *Hoang-Ho* ; il en vient de gros, et il en vient aussi de petits ; nous prenons les premiers, et les autres nous les rejetons, parce qu'ils ne se vendent pas bien. Le poisson est ici très-abondant ; nous pouvons choisir ce qu'il y a de mieux... Seigneurs Lamas, si ces petits poissons vous plaisent, je ne les lâcherai pas. — La pro-

position fut adoptée, et le menu fretin, à mesure qu'il se présenta, fut déposé dans une petite seille.

Quand la pêche fut terminée, nous nous trouvâmes possesseurs d'une petite provision de fort jolis poissons. Avant de descendre de la barque, nous lavâmes bien proprement un mouchoir, et après y avoir déposé notre pêche, nous nous dirigeâmes triomphalement vers la tente. — Où avez-vous donc été, mes pères spirituels ? nous cria Samdadchiemba, d'aussi loin qu'il nous aperçut : le thé a déjà bouilli, puis il s'est refroidi ; je l'ai fait bouillir encore, il s'est refroidi de nouveau. — Vide ton thé quelque part, lui répondîmes-nous ; aujourd'hui nous ne mangerons pas que de la farine d'avoine ; nous avons du poisson frais. Fais cuire quelques pains sous la cendre... Notre longue absence avait donné de la mauvaise humeur à Samdadchiemba. Son front était plus plissé que de coutume, et ses petits yeux noirs étaient tout pétillants de dépit. Mais quand il eut contemplé dans le mouchoir les poissons qui s'agitaient encore, son front se dérida, et sa figure s'épanouit insensiblement. Il ouvrit en souriant le sac de farine de froment, dont les cordons ne se déliaient que dans de rares circonstances. Pendant qu'il s'occupait avec zèle de la pâtisserie, nous primes les poissons, et nous nous rendîmes sur les bords du petit lac qui était à quelques pas de la tente. A peine y fûmes-nous arrivés, que Samdadchiemba accourut en toute hâte. Il écarta vivement les quatre coins du mouchoir qui enveloppait le poisson. — Qu'allez-vous faire ? nous dit-il, d'un air préoccupé. — Nous allons vider et écailler ce poisson. — Oh ! cela n'est pas bien, mes pères spirituels ; attendez un instant,

il ne faut pas faire de péché. — Que veux-tu dire ? qui est-ce qui fait un péché ? — Tenez, voyez ces poissons ; il y en a qui se remuent encore ; il faut les laisser mourir tout doucement avant de les vider. Est-ce que ce n'est pas un péché de tuer ce qui est vivant ! — Va faire ton pain, et laisse-nous en repos. Toujours donc tes idées de métempsyose ? Est-ce que tu crois encore que les hommes se transforment en bêtes et les bêtes en hommes ?... Les lèvres de notre Dchiahour nous dessinèrent un long rire... Ho-lé ho-lé, dit-il en se frappant le front, que j'ai la tête dure ! je n'y pensais plus ; j'avais oublié la doctrine... Et il s'en retourna un peu confus d'être venu nous donner un avis si ridicule. Les poissons furent faits dans de la graisse de mouton, et nous les trouvâmes d'un goût exquis.

En Tartarie, et dans le nord de la Chine, la pêche ne dure que jusqu'au commencement de l'hiver, époque où les étangs et les rivières se glacent. Alors on expose à l'air, pendant la nuit, les poissons qu'on conservait tout vivants dans des réservoirs. Ils gèlent aussitôt et peuvent être encaissés sans inconvénient. C'est ainsi qu'on les livre au commerce. Durant les longs hivers du nord de l'empire, les riches chinois peuvent toujours, par ce moyen, se procurer du poisson frais ; mais il faut bien se garder d'en faire des provisions trop fortes, et dont on ne puisse venir à bout durant la saison des grands froids ; car au premier dégel le poisson entre en putréfaction.

Durant nos quelques jours de repos, nous nous étions occupés des moyens de traverser le *Paga-Gol*. Une famille chinoise ayant obtenu du roi des *Ortous* le privilège de transporter les voyageurs, nous avions dû nous abou-

cher avec le patron de la barque. Il s'était chargé de nous conduire de l'autre côté, mais nous n'étions pas encore d'accord sur le prix du passage ; on exigeait plus de mille sapèques. La somme nous paraissant exorbitante, nous attendions.

Le troisième jour de notre halte, nous vîmes se diriger vers notre tente un pêcheur, qui se traînait péniblement appuyé sur un long bâton. Sa figure pâle et d'une extrême maigreur annonçait un homme très-souffrant. Aussitôt qu'il fut accroupi à côté de notre foyer : — Frère, lui dimes-nous, il paraît que tu mènes des jours qui ne sont pas heureux. — Ah ! nous répondit-il, mon malheur est extrême ; mais que faire ? il faut subir les lois irrévocables du ciel. Il y a quinze jours, comme j'allais visiter une tente mongole, je fus mordu à la jambe par un chien furieux ; il s'est formé une plaie qui s'élargit et s'envenime continuellement. On m'a dit que vous étiez du ciel d'occident, et je suis venu vers vous. Les hommes du ciel d'occident, disent les Lamas tartares, ont un pouvoir illimité ; d'un seul mot ils peuvent guérir les maladies les plus graves. — On t'a trompé, quand on t'a dit que nous avions un pouvoir si grand... Et de là nous primes occasion d'annoncer à cet homme les grandes vérités de la foi. Mais c'était un Chinois, et comme les gens de sa nation, peu soucieux des idées religieuses ; nos paroles ne faisaient que glisser sur son cœur ; sa blessure absorbait toutes ses pensées. Nous songeâmes à le médicamenter avec du *Kou-Kouo* ou fève de Saint-Ignace. Ces fruits, de couleur brune ou cendrée, et d'une substance qui ressemble à la corne, sont d'une dureté extrême, et d'une amertume insupportable ;

ils sont originaires des îles Philippines. La manière de se servir du *Kou-Kouo* consiste à le broyer dans de l'eau froide, à laquelle il communique son amertume. Cette eau prise à l'intérieur tempère l'ardeur du sang et éteint les inflammations d'entrailles. Elle est un excellent vulnéraire pour les plaies et les contusions. Ce fruit joue un grand rôle dans la médecine chinoise; on en trouve dans toutes les pharmacies. Les vétérinaires s'en servent aussi avec succès, pour traiter les maladies internes des bœufs et des chevaux. Dans le nord de la Chine nous avons été souvent témoins des salutaires effets du *Kou-Kouo*.

Nous délayâmes dans de l'eau froide un de ces fruits pulvérisé. Nous lavâmes la plaie de ce malheureux et nous lui donnâmes un peu de toile propre, pour remplacer les haillons sales et dégoûtants qui lui servaient de bandage. Quand nous eûmes fait pour cet homme souffrant ce qui dépendait de nous, nous remarquâmes qu'il était dans un embarras extrême. Sa figure rougissait, il tenait les yeux baissés, et commençait des phrases qu'il n'achevait pas. — Frère, lui dîmes-nous, tu as quelque chose dans le cœur. — Saints personnages, vous le voyez, je suis pauvre. Vous avez pansé ma plaie; vous m'avez préparé un grand vase d'eau vulnéraire...; je ne sais combien je dois offrir pour tout cela. — Si tel est le sujet de ton trouble, lui dîmes-nous avec empressement, tu peux laisser la paix rentrer à l'aise dans ton cœur. En soignant ta jambe, nous avons rempli un devoir que nous impose notre religion. Ces remèdes que nous avons préparés, nous te les donnons... Nos paroles tirèrent d'un grand embarras ce pauvre pêcheur. Il se prosterna aussitôt, et

frappa trois fois la terre du front, en signe de remerciement. Avant de se retirer, il nous demanda si nous avions dessein de camper encore pendant quelques jours. Nous lui répondîmes que nous partirions volontiers le lendemain, mais que nous n'étions pas encore d'accord sur le prix du passage avec les gens du bac. — J'ai une barque, nous dit le pêcheur, et puisque vous avez pansé ma blessure, je tâcherai d'employer la journée de demain à vous faire traverser le bassin. Si la barque m'appartenait en entier, je pourrais, dès cette heure, vous donner ma parole; mais j'ai deux associés, il faut que je délibère avec eux. De plus nous aurons à prendre des informations détaillées sur la route. Nous autres pêcheurs nous ne savons pas la profondeur de l'eau sur tous les points. Il est dans le bassin des endroits dangereux; il faut les bien connaître par avance, pour ne pas s'exposer à un malheur. N'allez pas parler de nouveau de votre passage avec les gens du bac; je reviendrai ce soir, avant la nuit, et nous délibérerons ensemble sur tout cela.

Ces paroles nous donnèrent l'espoir de pouvoir peut-être continuer notre route, sans être obligés de faire une trop forte dépense. Comme il l'avait promis, le pêcheur revint, vers la nuit, à notre tente. Mes associés, nous dit-il, n'étaient pas d'avis d'entreprendre ce travail, parce que cela leur fera perdre une journée de pêche. Je leur ai promis que vous donneriez quatre cents sapèques, et l'affaire a été ainsi arrêtée. Demain nous irons prendre des informations sur la route que nous avons à suivre. Après demain, avant le lever du soleil, pliez la tente, chargez les chameaux, et rendez-vous au rivage. Si vous

rencontrez les gens du bac, ne dites pas que vous nous donnez quatre cents sapèques ; comme ils ont seuls le droit de passage, ils peuvent faire procès à ceux qui transportent des voyageurs par contrebande.

Au jour fixé, nous nous rendîmes de grand matin à la petite cabane du pêcheur. Dans un instant tout le bagage fut déposé dans la barque, et les deux Missionnaires y entrèrent avec le batelier dont ils avaient pansé la jambe. Il fut convenu qu'un jeune homme, monté sur le cheval, traînerait après lui le petit mulet, et que Samdadchiemba se chargerait des trois chameaux. Quand tout fut bien équipé, on se mit en route, les navigateurs d'un côté, et les cavaliers de l'autre ; car nous ne pouvions pas suivre tous le même chemin, les animaux étaient obligés de faire un long circuit pour éviter des endroits profonds et périlleux.

La navigation fut d'abord très-agréable ; nous voguions paisiblement sur cette petite mer, portés sur une légère nacelle qu'un seul homme gouvernait à volonté, en agitant à droite et à gauche deux petites rames dont les deux poignées venaient se croiser devant sa poitrine. Cependant le plaisir de cette charmante promenade nautique au milieu des déserts de la Mongolie ne dura pas longtemps. La poésie fut bientôt épuisée, et nous entrâmes dans de sérieuses et longues misères. Pendant que nous avançons mollement sur la surface du bassin, prêtant vaguement l'oreille au bruit harmonieux des deux rames qui frappaient les eaux avec mesure, tout à coup, nous entendîmes derrière nous des clameurs tumultueuses, auxquelles se joignaient les longs gémissements de nos chameaux. Aussitôt nous nous arrêtâmes,

et tournant la tête, nous aperçûmes la caravane qui se débattait au milieu des eaux, sans avancer. Dans la confusion générale, nous distinguâmes le Dchiahour qui agitait vivement ses bras, comme pour nous inviter à nous diriger vers eux. Le batelier n'était pas de cet avis ; il lui en coûtait d'abandonner la bonne route dans laquelle il avait, disait-il, eu le bonheur de s'engager. Nous insistâmes, et il rama enfin, quoique à regret, vers la caravane qui paraissait engagée dans un mauvais pas.

Samdadchiemba était violet de colère ; aussitôt que nous fûmes arrivés, il commença par invectiver contre le batelier. — Est-ce que tu as eu dessein de nous faire tous noyer ? lui cria-t-il ; tu m'as donné un guide qui ne connaît pas la route. Vois, nous sommes environnés de gouffres sans en connaître la profondeur... Les animaux, en effet, ne voulaient ni avancer ni reculer ; on avait beau les frapper, c'était peine perdue, ils demeuraient toujours immobiles. Le batelier décocha quelques malédictions horribles à son associé... Puisque tu ne connais pas la route, tu aurais dû le dire par avance. Il n'y a pas d'autre moyen, il faut retourner à la cabane, tu diras à ton cousin de monter le cheval, il sera meilleur conducteur que toi.

Aller à terre chercher un bon guide était sans contredit le parti le plus sûr ; mais il n'était pas facile ; les animaux étaient tellement effrayés au milieu de cette immense mare d'eau, qu'il était impossible de les faire avancer. Le jeune guide ne savait plus où donner de la tête ; il avait beau frapper le cheval, lui tourner et retourner le mors dans la bouche, le cheval se cabrait,

faisait bondir l'eau autour de lui, mais c'était tout, il ne faisait pas un pas. Ce jeune homme qui n'était pas plus habile cavalier que bon guide, finit par perdre l'équilibre, et plongea du haut de son cheval dans le bassin ; il disparut un instant, et nous laissa dans une terrible consternation. Il remonta pourtant, mais il avait de l'eau jusqu'aux épaules. Samdadchiemba, en voyant tout ce désordre, écumait de colère ; enfin il n'y tint plus, il se dépouilla adroitement de tous ses habits, sans descendre du chameau, les jeta dans la barque, et se laissa glisser le long de sa monture. — Reprends cet homme dans ta barque, dit-il au pêcheur, je n'en veux plus ; je vais retourner à terre, et chercher quelqu'un qui sache la route... En disant ces mots, il s'éloigna de nous, marchant dans les eaux qui parfois lui montaient jusqu'au cou, et traînant après lui les animaux, qui, voyant le Dchiahour ouvrir la marche, avançaient avec plus de confiance.

Notre cœur était plein d'émotion en voyant le dévouement et le courage de ce jeune néophyte, qui pour nos intérêts n'avait pas fait difficulté de se jeter à l'eau, dans une saison où le froid était déjà assez rigoureux. Nous le suivîmes des yeux avec anxiété, jusqu'au moment où nous vîmes qu'il avait presque regagné la terre... Maintenant, nous dit le batelier, vous pouvez être tranquilles ; il trouvera dans notre cabane un homme qui saura le conduire et lui faire éviter les endroits dangereux.

Nous continuâmes notre route, mais la navigation cessa bientôt d'aller bien ; le batelier ne sut pas retrouver le bon chemin que nous avions suivi tout d'abord,

et que nous avions quitté pour aller au secours de la caravane ; engagée parmi les herbes aquatiques, la barque ne put que difficilement avancer. Nous avions beau tourner à droite et à gauche, revenir quelquefois sur nos pas, le chemin était partout impraticable ; les eaux étaient si basses, que la barque n'avancait plus qu'en labourant péniblement la vase. Nous fûmes contraints d'aider à la manœuvre ; le batelier se mit à l'eau, et passa à ses reins une corde dont l'extrémité était attachée à l'avant de l'embarcation. Pendant qu'il s'épuisait à tirer, armés chacun d'une perche, nous poussions de toutes nos forces ; cependant, tous nos efforts réunis n'obtenant que de faibles résultats, le batelier remonta sur la barque, et se coucha de découragement. — Puisque nous ne pouvons avancer, dit-il, attendons ici que l'entreprise des transports vienne à passer, nous nous mettrons à la suite... Nous attendîmes donc.

Le batelier était triste et abattu ; il se reprochait hautement de s'être chargé de cette pénible corvée. De notre côté, nous nous en voulions aussi un peu d'avoir cherché à économiser nos sapèques et de n'être pas partis sur la barque de passage. Nous eussions bien pris le parti de nous mettre à l'eau, et de continuer ainsi notre route ; mais, outre la difficulté de porter les bagages, la chose eût été dangereuse. Le sol étant d'une affreuse irrégularité, les eaux, parfois d'une profondeur effrayante, devenaient tout à coup si basses, qu'elles ne pouvaient supporter la nacelle la plus légère.

Il était près de midi quand nous aperçûmes venir trois barques de passage ; elles appartenaient à la famille qui faisait le monopole du bac. Après avoir beau-

coup sué pour nous désembourber, nous allâmes nous mettre à leur suite ; mais elles ralentirent à dessein leur marche pour nous attendre. Nous remarquâmes bientôt le patron avec lequel nous nous étions d'abord abouché pour traiter du prix du passage ; lui-même nous avait reconnus, et les regards obliques et courroucés qu'il nous lançait, tout en agitant sa rame, témoignaient assez de son dépit. — OEuf de tortue, cria-t-il au pêcheur qui nous conduisait, combien te donnent ces hommes de l'occident pour le passage ? il faut qu'ils t'aient promis une bonne enfilade de sapèques, pour que tu oses ainsi empiéter sur mes droits ; plus tard, nous dirons quelques mots ensemble... Ne répondez pas vous autres, nous dit tout bas le batelier ; puis donnant du timbre à sa voix : Holà, conducteur, s'écria-t-il, tes paroles sont dé cousues ; au lieu de parler raison, tu t'irrites à pure perte, *tu brouilles de la colle*. Ces Lamas ne me donnent pas une seule sapèque, ils ont guéri la plaie de ma jambe avec un remède du ciel d'occident. Est-ce que, pour reconnaître un bienfait de cette nature, je ne dois pas les conduire de l'autre côté du *Paga-Göl* ? Est-ce que je puis me dispenser de leur prêter ma barque pour traverser les eaux ? Ainsi mon action est sainte, et en tout point conforme aux rites. Le patron se contenta de grommeler quelques mots entre ses dents, et feignit de croire aux raisons qu'on venait de lui donner.

Cette petite altercation fut suivie d'un profond silence de part et d'autre. Pendant que la flottille avançait paisiblement, et suivait le fil d'un petit courant, large tout au plus pour laisser passage à une nacelle, nous vîmes venir vers nous au grand galop un cavalier qui faisait

bondir les eaux de toute part. Aussitôt qu'il fut assez près pour se faire entendre, il s'arrêta brusquement. — Vite, vite, s'écria-t-il ; ne perdez pas de temps, ramez de toutes vos forces ; le premier ministre du roi des *Ortous* est là-bas sur la prairie, avec les gens de sa suite ; il attend vos barques, qu'on rame vite. Celui qui parlait ainsi était un mandarin tartare. Un globule bleu, qui surmontait son chapeau à poil, était la marque de sa dignité. Après avoir donné les ordres, il appliqua quelques coups de fouet à son cheval, et s'en retourna au galop par le même chemin qu'il avait suivi en venant. Aussitôt qu'il eut disparu, les murmures que sa présence avait comprimés, éclatèrent de toute part. — Voilà qu'aujourd'hui nous serons de corvée. — C'est quelque chose de bien généreux qu'un *Toudzelaktsi* mongol (ministre du roi) ; il faudra ramer tout le jour, et au bout du compte nous n'aurons pas une seule sapèque. — Passe encore de n'avoir pas de sapèques ; nous serons bien heureux si ce puant de Tartare (*Tcheou-tadze*) ne nous fait rouer de coups. — Allons, ramons, suons, tuons-nous ; aujourd'hui nous aurons l'honneur de porter sur notre barque un *Toudzelaktsi*..... Tous ces propos étaient entremêlés de grands éclats de rire et de violentes imprécations contre l'autorité mongole.

Notre batelier était plus modéré que les autres ; il nous exposa tranquillement son embarras. — C'est une journée, nous dit-il, bien malheureuse pour moi. Nous serons obligés de conduire le *Toudzelaktsi*, peut-être jusqu'à *Tchagan-Kouren*. Je suis seul, — je suis malade, et de plus, nous aurons besoin ce soir de notre barque pour aller jeter les filets. — Nous étions profon-

dément contristés de ce fâcheux accident ; car nous ne pouvions nous empêcher d'avouer que nous étions la cause involontaire de toutes les misères qu'allait endurer ce pauvre pêcheur. Nous savions que ce n'est pas une petite affaire que de rendre service à un magistrat chinois ou tartare ; il faut que tout se fasse très-bien, à la hâte et de bon cœur ; peu important les difficultés et les fatigues, il faut que le mandarin obtienne toujours ce qu'il désire. Persuadés des inconvénients de cette corvée imprévue, nous cherchâmes à en délivrer notre malade. — Frère, lui dîmes-nous, sois en paix, le mandarin qui attend ces barques est un Tartare ; c'est le ministre du roi de ces pays-ci. Sois en paix, nous tâcherons d'arranger la chose. Allons très-lentement, arrêtons-nous quelquefois... ; tant que nous serons sur ta barque, les satellites, les mandarins subalternes, le *Toudzelaktsi* même, personne n'osera te rien dire... Nous discontinuâmes en effet notre route ; et pendant que nous prenions un peu de repos, les trois barques qui nous précédaient arrivèrent à l'endroit où attendait l'autorité mongole. Bientôt deux mandarins à globule bleu coururent vers nous de toute la vitesse de leurs chevaux. — Que fais-tu donc ici ? crièrent-ils au batelier ; d'où vient que tu n'avances pas?... Nous prîmes alors la parole... — Frères mongols, dîmes-nous aux deux cavaliers, priez votre maître de s'arranger avec les trois barques qui sont déjà arrivées. Cet homme est malade, il y a longtemps qu'il rame ; ce serait une cruauté de l'empêcher de prendre un peu de repos. — Qu'il soit fait selon les paroles que vous venez de prononcer, seigneurs Lamas, nous répondirent les deux cavaliers ;

et à ces mots, ils s'en retournèrent en toute hâte vers le *Toudzelaktsi*.

Nous reprîmes notre route, mais nous avançâmes le plus lentement possible, afin de donner le temps à tout le monde de s'embarquer avant notre arrivée. Bientôt nous vîmes revenir les trois barques chargées de mandarins et de satellites ; leurs nombreux chevaux s'en allaient en troupe prendre une autre direction, sous la conduite d'un batelier. A mesure que le cortège avançait, la crainte dominait de plus en plus le pêcheur qui nous conduisait ; il n'osait pas lever les yeux, et ne respirait qu'avec peine. Enfin, les barques se croisèrent. — Seigneurs Lamas, nous cria une voix, êtes-vous en paix?... Au globule rouge qui décorait le bonnet de celui qui nous adressait cette politesse, à la richesse de ses habits brodés, nous reconnûmes le premier ministre du roi. — *Toudzelaktsi* des Ortous, notre navigation est lente, mais elle est heureuse ; que la paix accompagne aussi ta route !... Après quelques autres formules d'urbanité exigées par les mœurs tartares, nous continuâmes à suivre tranquillement le courant de l'eau. Quand nous fûmes séparés des mandarins par une grande distance, le cœur de notre batelier put enfin s'épanouir à l'aise ; nous l'avions, en effet, tiré d'un grand embarras. Les barques de passage devaient être en corvée pendant deux ou trois jours au moins ; le *Toudzelaktsi* ne voulant pas continuer sa route à travers les marécages, il fallait le conduire sur le fleuve Jaune jusqu'à la ville de *Tchagan-Kouren*.

Après une navigation longue, pénible et remplie de dangers, nous parvîmes de l'autre côté de ce grand

bassin. Samdadchiemba était arrivé depuis longtemps, et nous attendait au milieu de la vase qui encombrait la rive; il était encore sans habits, mais sa nudité était couverte par un justaucorps de boue, qui lui donnait un aspect horrible. A cause du peu de profondeur des eaux, la barque ne pouvant aller jusqu'à terre, s'arrêta à une trentaine de pas du rivage. Les bateliers qui nous avaient précédés avaient été obligés de transporter sur leurs épaules les mandarins et les satellites tartares; pour nous, nous ne souffrîmes pas qu'on usât à notre égard du même procédé; nous avions des animaux à notre service, et nous voulûmes en user pour effectuer notre débarquement. Samdadchiemba nous les conduisit tout près de la barque, alors M. Gabet sautant sur le cheval, et M. Huc sur le mulet, nous regagnâmes la terre sans être obligés de monter sur les épaules d'autrui.

Le soleil était sur le point de se coucher. Nous eussions bien désiré camper aussitôt, car nous étions exténués de faim et de fatigue, mais cela n'était pas encore possible: nous avions, nous disait-on, dix *lis* à faire avant de nous débarrasser tout à fait de la boue et des marais. Nous chargeâmes donc nos chameaux, et nous achevâmes dans la peine et la souffrance cette journée de misères. Il était nuit close quand nous pûmes dresser la tente; les forces nous manquèrent pour préparer notre nourriture accoutumée; de l'eau froide et quelques poignées de petit millet grillé furent tout notre souper. Après avoir fait une courte prière, nous n'eûmes qu'à nous laisser aller sur nos peaux de bouc, pour nous endormir profondément.

CHAPITRE VIII.

Coup d'œil sur le pays des Ortous. — Terres cultivées. — Steppes stériles et sablonneuses des Ortous. — Forme des gouvernements tartares-mongols. — Noblesse. — Esclavage. — Rencontre d'une petite lamaserie. — Élection et intronisation d'un Bouddha-vivant. — Régime des lamaseries. — Études Jamâiques. — Violent orage. — Refuge dans des grottes creusées de main d'homme. — Tartare caché dans une caverne. — Anecdote tartaro-chinoise. — Cérémonies des mariages tartares. — Polygamie. — Divorce. — Caractère et costume des femmes mongoles.

Le soleil était déjà haut quand nous nous levâmes. En sortant de la tente, nous jetâmes un coup d'œil autour de nous, pour faire connaissance avec ce nouveau pays que les ténèbres de la veille nous avaient empêchés d'examiner. Il nous parut triste et aride; mais enfin nous fûmes heureux de ne plus apercevoir ni bourbiers ni marécages. Nous avions laissé derrière nous le fleuve Jaune avec toutes ses eaux débordées, et nous entrions dans les steppes sablonneuses de l'*Ortous*.

Le pays d'*Ortous* se divise en sept bannières; il compte cent lieues d'étendue d'occident en orient, et soixante-dix du sud au nord. Le fleuve Jaune l'entoure à l'est, à l'ouest et au nord, et la grande muraille au midi. Ces contrées ont subi, à toutes les époques, l'influence des révolutions politiques qui ont agité l'empire chinois. Les conquérants chinois et tartares s'en sont tour à tour